

INTRODUCTION

Le mot **geisha** peut s'interpréter comme « **personne d'arts** » ou « **personne qui excelle dans le métier de l'art** ».

Composé de deux kanjis : 芸 **gei** « **art** » 者 « **pratiquant** ».

Les geishas sont des femmes spécialement entraînées depuis leur enfance dans la danse, le chant et la musique. Leur rôle est de divertir les hommes riches ou influents.

Elles appartiennent au « **monde des fleurs et des saules** » : la geisha doit avoir la délicatesse d'une fleur ainsi que la force d'un saule !

Spirituelle, volubile et voluptueuse, elle rassemble ce que la morale confucéenne prohibait aux femmes vertueuses ! Considérées comme des modèles de goût et d'élégance, les geishas furent, depuis le milieu du XVIIe siècle, grandement appréciées par les hommes de la haute société et furent souvent les confidentes et conseillères des hommes au pouvoir.

Les geishas évoluent dans les **karyûkai** (« **le monde des fleurs et des saules** »). Par ce terme, on désigne des quartiers entièrement consacrés aux arts et aux plaisirs. **Gion-Kobu** à Kyôto en est un parfait exemple !

Ces quartiers où vivent et exercent les geishas sont aussi appelés **hanamachi** (« **rue des fleurs** »).

On y trouve les **okiya** (« **maisons de geisha** »), **ochaya** (« **maisons de thé** »). On y trouve aussi un ensemble de métiers, d'occupations artisanales et de boutiques qu'on ne voit pas facilement ailleurs : des vendeurs de chaussures traditionnelles, d'ombrelles, des magasins de tabi, literie, kimonos, poterie, laques, thé et surtout des magasins de musique...

La geisha supporte donc toute une industrie en fournissant travail aux musiciens, danseurs, calligraphes, habilleurs, artisans...

1. HISTORIQUE

La profession de geisha se développe durant l'ère **Edo (1603-1868)**, sous le régime des shoguns **Tokugawa**.

Le shogunat Tokugawa sera le plus stable de l'histoire du Japon mais la prise de pouvoir prend des allures dictatoriales : politique répressive contre la société, lois restrictives qui règlent les relations avec l'étranger jusqu'à la fermeture totale du pays en **1639**. Cette politique isolationniste est appelée **Sakoku**. Les marchands étrangers seront alors confinés dans le comptoir de **Dejima** : île artificielle aménagée dans la baie de **Nagasaki**.

La longue période de paix favorisa la montée des villes et des classes commerçantes. Une nouvelle société bourgeoise (les **chônin**, pourtant placés au bas de la hiérarchie confucianiste) apparaît, friande de divertissements multiples.

Culture des marchands, citadins d'Edo : répondre aux décrets somptuaires qui limitaient son budget en dépensant tout ce qu'il en restait à s'amuser et à se cultiver encore davantage.

Estampe représentant le **Ichimiura-za** : célèbre théâtre Kabuki d'Edo ouvert en **1634**, qui disparut dans un incendie en **1932** et ne fut pas reconstruit.

Edo/Tokyo comptait un nombre excessif de prostituées de tous rangs, exerçant dans des quartiers de plaisirs (**yukaku**). **Yoshiwara** était le plus célèbre **yukaku** d'Edo, surnommé le « *quartier sans nuit* », : un monde clos cerné par une enceinte (**kuruwa** « quartier réservé »).

On pouvait y trouver des **Tayû** « *grandes courtisanes* ». Elles résidaient dans les « *maisons vertes* » (**seirô**). Elles se distinguaient des prostituées ordinaires, qu'elles surclassaient par leur maîtrise des arts, notamment la danse et le chant, et le fait que certaines soient devenues célèbres hors des quartiers de plaisirs. Elles étaient vêtues de façon très voyante, de robes de brocart de couleurs vives. Elles arborent une coiffure ostentatoire ornée de nombreuses grandes épingles à cheveux orangées. Elles nouent la ceinture de leur kimono sur l'avant et portent de très hautes **takegeta** noirs, dont le socle est séparé en trois parties dans la longueur. Elles avaient souvent une ou deux apprenties, appelées **kamuro**, qui les accompagnaient, les servaient et s'adressaient à elles dans un langage particulièrement châtié.

Elles n'étaient souvent visibles du commun des mortels que dans le cadre de parades annuelles de courtisanes (**oiran dochu**) où elles défilaient à pas lents.

Elles continuent à exercer une certaine fascination dans l'inconscient collectif comme en témoigne le vêtement « *Oiran* » réalisée par la styliste **Junko Koshino**, surnommée la « *Coco Chanel du Kimono* » par les médias nippons. Petite-fille d'un ancien vendeur d'étoffes, elle commence à présenter ses collections dans les défilés de créateurs parisiens à partir de **1978**. Vingt ans plus tard, elle choisit pour la première fois le Japon comme thème de sa collection et n'aura, dès lors, de cesse de réinventer le kimono.

Mais les **tayû** étant fort coûteuses, on songea alors à former des hommes et des femmes qui allieraient plusieurs aptitudes à la beauté pour divertir les bourgeois noceurs. Nait le désir de marier tous les plaisirs en une seule personne. Dans les réceptions, on fait de plus en plus appel à des personnes capables de danser, chanter, jouer des instruments différents, raconter des histoires, faire des acrobaties...

Ainsi apparurent les geishas. Le terme d'**oiran** (« premières fleurs ») apparut alors pour désigner les courtisanes de haut niveau, mais sans connaissance particulière de la danse et du chant.

On pense que les geishas sont le résultat de l'évolution des **taiko-mochi** « porteurs de tambour taiko » (ou **hōkan** « bouffon »). Ces hommes étaient l'équivalent au Japon des bouffons du Moyen Age européen. A la différence près qu'ils participaient parfois à la planification militaire et pouvaient accompagner leur seigneur sur les champs de bataille. Après le XVIe siècle, leur rôle devint purement artistique.

Le métier ayant évolué, il était plutôt masculin. Il fallait divertir la compagnie des maisons de thé par des chants, de la musique, une conversation légère et des talents de comédien. Il reste moins d'une dizaine de **taiko-mochi** au Japon de nos jours (comme **Taikomochi Arai** à Kyôto qui essaye de faire perdurer la tradition). Les quelques rares femmes qui pratiquaient ce métier étaient appelées **onna taikomochi**.

Au début, il y eut donc des « hommes-geisha » (**otoko geisha**). Pour divertir, le rôle incombait très vite aux femmes qui furent alors appelées **onna-geisha** puis plus simplement **geishas**. En quelques années, le nombre de femmes dans la profession s'accrut.

La première femme **taiko-mochi** serait apparue à **Shimabara**, le quartier réservé de Kyôto (créé en **1640** dans le sud de la ville, ce n'est aujourd'hui plus un quartier de geishas). Kyôto est traditionnellement la ville des geishas : c'est dans cette ville que les premières geishas ont fait leur apparition. De nos jours, c'est dans cette ville qu'elles sont aussi les plus nombreuses.

Vers **1700**, la profession de geisha fut (plus ou moins) assimilée à celle de prostituée, et les geishas furent alors contraintes de résider dans des « quartiers réservés » comme **Yoshiwara** à Edo, **Shimabara** à Kyôto. Les maisons de geishas, les **okiya**, durent également s'y implanter.

L'ouverture des maisons de thé (**ochaya**) dans les quartiers de plaisirs en **1712** marque le début véritable du métier de geisha.

En **1779**, le gouvernement japonais officialisa le métier de geisha et créa un **bureau d'enregistrement (kenban)** destiné à recenser les geishas et faire respecter la loi : celle-ci indiquait que seules les prostituées patentées pouvaient avoir des relations sexuelles avec leurs clients, et pas les geishas (leur métier en sorti grandi) !

Vers **1780**, les femmes devinrent définitivement plus nombreuses que les hommes et à partir de **1800**, toutes les geishas étaient des femmes !

En **1886**, afin de garder le contrôle sur les activités des geishas, le gouvernement fixa un tarif officiel pour leurs activités.

En **1944**, le gouvernement fit fermer les quartiers de plaisir et envoya les geishas travailler en usine pour soutenir l'effort de guerre. Cet épisode porta vraiment un coup à la profession. Mais le **25 octobre 1945**, les quartiers de plaisir rouvrirent.

La prostitution fut totalement interdite en **1957**, démarquant définitivement les geishas des prostituées. A la même époque, de nouvelles lois sur le travail des enfants et la scolarité obligatoire interdirent aux filles de devenir apprenties avant l'âge de 15 ans.

Nombreuses aux XVIIIe et XIXe siècles, les geishas voient leur nombre en constante diminution à l'époque contemporaine. Aujourd'hui, elles se concentrent principalement à Kyôto dans deux quartiers :

- **Ponto-Cho** (dont le symbole est un **oiseau pluvier, chidori** en japonais), qui a conservé une architecture traditionnelle préservée, avec de nombreuses maisons à portes ou fenêtres coulissantes (**shoji**).

- **Gion** district érigé au Moyen-Age à côté du sanctuaire **Yasaka**, dédié à **Susa-no-no**, divinité de la mer et des tempêtes. Le Quartier de **Gion** est classé patrimoine historique au Japon : sur les axes principaux, comme **Hanami-Koji Street**, une réfection a été lancée pour enterrer le réseau électrique et téléphonique ! Le symbole du quartier de **Gion** est un anneau de **dango** embrochés (des boulettes de riz) sur un fond rouge, centré autour du kanji **Kô**.

La réputation de ces quartiers est hélas ternie par les activités d'hôtesse offrant des services sexuels plus classiques (durant la période féodale, beaucoup de prostituées revendiquaient déjà un statut de geisha pour

appâter les hommes. Cette usurpation a considérablement entaché la réputation de ces femmes artistes). De plus en plus de tenanciers de bars (**izakaya**) et d'échoppes s'y installent également.

On y assiste aussi à une pratique touristique particulière : le **Maiko Henshin** « transformation en maiko » qui souligne l'attrait toujours renouvelé pour l'univers des Geishas. De jeunes touristes, grimées en apprenties geishas, pavoisent et se font photographier au sein de ces quartiers. Mais des différences subtiles (port de perruques alors que les vraies apprenties font coiffer leurs vrais cheveux / lèvres entièrement maquillées) permettent de ne pas se tromper !

En 1965, la « **Fondation pour le développement des arts et musiques traditionnels de Kyôto** » dénombrait 65 apprenties dans la ville, chiffre qui chuta ensuite jusqu'à 28 en 1975, avant de remonter et se stabiliser à une moyenne de 60 apprenties dans les années 1990. Ces dernières années, on observe un engouement nouveau pour la profession de geisha au Japon (en **avril 2008**, on recensait plus de 100 apprenties). L'engouement serait dû au nombre grandissant d'informations disponibles sur ce métier par les différents médias et une meilleure communication (il y a même des blogs et sites web personnels de maiko ou de geishas !).

2. FORMATION

Autrefois, les geishas étaient traditionnellement entraînées depuis leur petite enfance. Les jeunes filles étaient vendues par les familles pauvres aux **okiya**, qui se chargeaient de les élever et d'assurer leur éducation. Un contrat **nenki** était établi et les maisons okiya dépensaient des sommes considérables pour la formation des apprenties **maiko** (cela comprend l'achat d'une variété de kimonos très chers).

Les apprenties geishas doivent appartenir à une « maison » (**okiya**) afin d'être entraînées.

Les **okiya** sont entièrement gérés par des femmes. A leur tête, l'**okâsan** (« mère ») veille au respect de la discipline et au bien-être de ses pensionnaires, des femmes exclusivement célibataires. Cette **okâsan** est parfois, elle-même, une geisha encore en activité. C'est un milieu matriarcal avec certaines règles tacites (par exemple, les dernières geishas arrivées dans l'**okiya** doivent ranger leurs chaussures tout en haut des casiers).

Les geishas y logent le temps de leur contrat et parfois après. On disait autrefois qu'il fallait à peu près 15 ans pour rembourser le **nenki**.

L'entretien d'une maison est financièrement assuré par une quote-part prélevée sur les gages des geishas en exercice. De même, les domestiques et les geishas retirées de la vie active sont entretenus sur les gages des geishas en exercice. Les geishas d'une même maison portent souvent des noms semblables (comme en témoigne une plaque à l'entrée de l'**okiya Hiroshimaya** de Gion).

Aujourd'hui, beaucoup de geishas vivent chez elles de manière indépendante, sauf peut-être à Kyôto, ville considérée comme plus traditionnelle.

Durant leur enfance, elles travaillaient comme bonnes, aspirantes (**shikomi**) elles prennent des cours de disciplines artistiques, acquièrent l'étiquette et servent leurs aînées. Elles sont astreintes aux services domestiques avant d'être pleinement acceptées.

Puis elles deviennent assistantes dans les maisons de geisha pour contribuer à leur entraînement et rembourser la dette contractée par le coût souvent élevé de leur éducation et de l'achat de leur personne.

En particulier, la plus jeune fille de l'**okiya** avait pour tâche de veiller à l'entrée et d'accueillir les geishas qui revenaient de leurs rendez-vous. C'est une forme d'entraînement traditionnel au Japon et qui perdure encore aujourd'hui, dans laquelle l'étudiant vit chez son maître, l'aide, le regarde pratiquer, l'assiste et exécute les tâches ménagères.

Autrefois, elles commençaient dès leur plus jeune âge à pratiquer un vaste éventail d'arts. La tradition japonaise voulait que les enfants qui pratiquent les arts commencent le « **6^e jour du 6^e mois de leur 6^e année** » mais il arrivait que les futures geishas commencent plus tôt, dès l'âge requis (3 ans et 3 jours). Aujourd'hui, tous les étudiants japonais doivent rester à l'école jusqu'à 15 ans.

Après un examen, si elle est jugée apte, l'aspirante devient **minarai** (« apprendre par l'observation ») et se voit relevée des tâches ménagères. Pour quelques semaines, elle porte alors la tenue et le maquillage traditionnel et accompagne ses aînées aux soirées pour s'y familiariser, même si elle n'a pas de client. En regardant et assistant leurs aînées, elles apprennent le **kitsuke** (port du kimono), l'art de la conversation, différents jeux (le jeu de celui qui boira le plus avec un client) et l'art de divertir les clients, avec par exemple l'**origami** : l'art du pliage du

papier. Le terme vient de **oru** « plier » et **kami** « papier ». Cet art d'origine chinoise se serait rapidement développé vers **1200** au sein des rituels bouddhistes. Un des origamis les plus populaires est la grue en papier car « *quiconque plie mille grues verra son vœu exaucé* ».

Après une cérémonie appelée **Misedashi**, la jeune fille fera ses débuts officiels de **maiko** (« *enfant qui danse* », car durant les banquets elles exposent principalement leurs talents de danseuse). Cette cérémonie des débuts étant des plus importantes, seuls les vêtements les plus formels peuvent être portés à cette occasion.

Le kimono alors porté est appelé **kuromontsuki-hikizuri** : un kimono noir à 5 écussons dont l'ourlet est rembourré pour aider la jupe à glisser sur le sol. A l'extérieur, la maiko doit le tenir avec ses mains ou l'attacher afin qu'il n'entre pas en contact avec le sol. La jeune femme arbore aussi un **darari obi** : une ceinture réalisée à partir d'une pièce de tissu de 6 à 7m de long !

Après la cérémonie, la **maiko** est guidée par un **otokoshi-san** (un homme habilleur) jusqu'à ses professeurs et les autres okiyas afin de les remercier pour leur soutien et leur faire savoir qu'elle a débuté officiellement sa carrière.

Depuis la Seconde Guerre Mondiale, elles ont généralement 17/18 ans au moment de cette cérémonie.

Il n'est pas rare aujourd'hui que certaines maiko s'affranchissent de cette étape car elles sont trop âgées pour débiter comme jeunes apprenties. Une jeune femme ne peut être apprentie qu'entre l'âge de 15 et 20 ans, au-delà elle fera ses débuts directement comme **geiko/geisha** à condition d'avoir une formation artistique.

A Tokyo, on les appelle **hangyoku** « *demi-bijou* » (car leurs honoraires sont deux fois moins élevés que celles d'une geisha appelée à Tokyo **Gyoku**).

L'apprentissage des geishas a toujours eu la réputation d'être plus aisée à Tokyo qu'à Kyoto. La formation des geishas de Tokyo est plus courte (quelques mois à un an et demi) car elles débutent habituellement à 18 ans tandis que celle de Kyoto peut commencer à 16 ans. Les geishas de Tokyo ont donc la réputation d'être plus âgées que celles de Kyoto. De même, elles passent pour être plus effrontées que celles de Kyoto, qui mettent en avant leur « modestie » et un caractère plus réservé. Contrairement à ce qui se passe à Kyoto, il est courant que les geishas de Tokyo vivent en dehors de leur **hanamachi** (elles sont indépendantes : on les dit **jimae**). Elles sont rattachées à un **okiya** comme le demande la loi, mais cette okiya ne leur sert que d'agence de rendez-vous, et de vestiaire où elles stockent leurs kimonos.

La **maiko** est assignée à une geisha qui lui transmettra son savoir et ses connaissances. La relation ainée/apprentie (**onee-san** « *grande sœur* » / **imôto-san** « *petite sœur* ») est une facette importante de l'éducation de la maiko. C'est de son ainée que la maiko apprendra l'art de la conversation, perfectionnera sa danse et sa façon de jouer du shamisen.

Les geishas forment souvent de véritables « lignées ». La « *grande sœur* » et la « *petite sœur* » se lient lors d'une cérémonie appelée **san san ku do** (« *trois fois trois* »), au cours de laquelle elles boivent trois gorgées dans trois coupes de saké. C'est une cérémonie qui est également un moment clef du mariage traditionnel japonais. Elle symbolise la création du lien entre deux personnes.

C'est son ainée qui aidera la cadette à trouver son nom de geisha (un nom dont la racine est la même que celui de sa « *grande sœur* ») : le **geimei** « *nom de scène* ». L'ainée perçoit un pourcentage des gains de sa « *petite sœur* ».

Après avoir passé leur examen en fin de stage et avoir subi la cérémonie du **mizu-age** (défloration, littéralement « *élever l'eau* »), elles deviennent alors des geishas (on préfère le terme de **geiko** « *enfant des arts* » à Kyoto) à part entière.

Lors de cette cérémonie, la virginité de l'apprentie geisha était mise à prix. Une apprentie geisha lorsqu'elle est prête pour son **mizuage**, offre des **ekubo** (des gâteaux de riz à la forme suggestive) aux hommes afin qu'ils le sachent... Un « *parrain* » pouvait alors déboursé une importante somme d'argent afin d'acheter cette virginité. Dans les faits, cet achat n'impliquait pas nécessairement des relations sexuelles.

A l'époque Edo, la virginité était vendue au plus offrant vers l'âge de 14 ans. Vers les années **1950**, la pratique est toujours vivace mais les enchères ne commencent que lorsque la maiko a fêté ses 18 ans. Leur virginité n'avait pas de prix et atteignait souvent des sommes tellement importantes que seuls de grands industriels pouvaient se les offrir. Le prestige en rejaillissait sur leur firme.

On donne le nom de **danna** (« *mari* ») à ces personnages riches. Le **danna** et la geisha se lient au cours d'une cérémonie analogue au **san san ku do**. Le **danna** règle une partie des dettes de la Geisha auprès de son okiya. Il rembourse une partie de ses dépenses (maquillage, leçons, taxe d'enregistrement, repas...) Il lui paie

bijoux et kimonos, sponsorise pour elle des spectacles de danses. Outre son entretien, il continuera à payer la geisha à son tarif horaire chaque fois qu'il passera du temps avec elle (comme le font ses autres clients). De plus, il n'y a pas de contact direct entre la geisha et son **danna** : celui-ci devra, comme un client ordinaire, d'abord passer par l'**okiya** qui gère le planning professionnel de la geisha ! En contrepartie, la geisha donnera toujours la priorité à son **danna** sur les autres clients.

Il était autrefois courant (et même considéré comme élégant) pour un homme en vue d'entretenir une geisha de haut rang, ce qui lui coûtait évidemment une fortune.

Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, on estime qu'une geisha sur cinq obtient la protection d'un **danna**. L'éclatement de la bulle économique dans les années 1980 a grandement diminué le nombre de protecteurs.

De nos jours, seuls les grands financiers peuvent prendre à leur charge une geisha. Il n'est pas rare aussi de voir des partis politiques jouer symboliquement le rôle de « **danna** ». Chaque partie politique a ses geishas favorites et son quartier de rencontre avec elles, pour ce qu'on appelle le **machiaseiji** : la « **politique derrière les coulisses** ».

Lorsqu'une grande société veut offrir un banquet à des invités, elle fait venir à grands frais une ou plusieurs geishas.

Au cours de cette cérémonie, le chignon porté par la maiko est coupé. Elle changeait de coupe de cheveux, passant de la coupe **Ware-shinobu** des apprenties à l'**ofuku** propre aux femmes plus âgées.

Elle était alors autorisée à « *changer de col* » (**erikae**), elle pouvait arborer le col blanc (**eki**) caractéristique des geishas.

Aujourd'hui, les geishas n'entrent plus dans les maisons de geisha dès leur enfance. C'est un acte entièrement volontaire et l'apprentissage demeure long et difficile. Les geishas étant de plus en plus difficiles à recruter, les apprenties sont souvent chouchoutées par leurs aînées, ce qui contraste avec l'époque où leur travail était volontairement difficile, voire épuisant, pour s'assurer de leur obéissance.

Les geishas qui mettent un terme à leur carrière organisent une cérémonie d'adieu, le **hiki-iwai** au cours de laquelle elles offrent du riz bouilli à leur **okâsan** et à leur **onee-san** pour exprimer leur gratitude. On associait à ce plat un triangle de papier sur lequel apparaissent conjointement le nom civil de la geisha, qu'elle s'apprête à reprendre, ainsi que son nom de scène.

Si la geisha était sûre de ne jamais revenir, elle offrait du riz blanc. Si des hésitations persistaient, elle offrait alors du riz rouge. Aujourd'hui, on offre le plus souvent des sucreries ou des mouchoirs.

Une **okiya** se transmet par succession. L'une des geishas de la maison est désignée comme l'héritière (**atatori**) : il peut s'agir d'une fille naturelle de l'**okâsan**, soit d'une geisha talentueuse adoptée par la maison. En tant qu'héritière, ses gains se confondent avec ceux de son **okiya**. Elle est censée devenir la prochaine **okâsan**.

3. APPARENCE

Jusqu'au début du XXe siècle, les geishas étaient considérées comme à la pointe de la mode, à tel point qu'avec l'occidentalisation du Japon dans les années **1920-1930**, on vit apparaître des geishas s'habillant et dansant à l'occidentale, surnommées **dansu geisha**. Mais beaucoup d'entre elles s'opposèrent à cette modernisation et se posèrent en gardiennes de la tradition japonaise, ce qui est toujours le cas actuellement. L'idéal de la geisha, en fait de mode, est d'être **iki** : un sentiment propre à la bourgeoisie d'Edo, notion qui désigne un chic parfait mais sans ostentation. Il faut affecter de mépriser l'argent même si l'on jouit de fortune !

Des lois somptuaires leur avaient imposé des vêtements plus sobres pour les empêcher de rivaliser avec les courtisanes des quartiers de plaisir.

Les coiffures des geisha et maiko sont ritualisées. Chaque coiffure possède une signification particulière et revêt un caractère saisonnier. Depuis le XVIIe siècle, les cheveux sont relevés pour former une sorte de chignon nommé **shimada**.

Toutes les coiffures pour maiko comportent un morceau de tissu rouge, attaché à l'avant et appelé **chinkoro**, qui est une représentation physique de leur enfance et de leur immaturité.

Le **mishidashi** est un chignon porté spécifiquement pour les débuts d'une maiko.

La première coiffure que portera ensuite régulièrement la maiko est **ware-shinobu**, conçue pour être complexe et souligner la beauté d'une apprentie. Un ornement de cheveux spécial connu sous le nom de **Kanokodome** est porté au centre de ce chignon comme une démonstration d'opulence.

Après deux ou trois, après le mizuage, elle coiffera ses cheveux dans le style **ofuku** (« pêche coupée ») : un morceau de tissu triangulaire est épinglé à l'arrière des cheveux. Le tissu utilisé sera d'abord rouge avant de passer à des couleurs plus douces comme le rose ou le bleu pastel.

Lors d'occasions formelles spéciales (récitals de danse ou visites du Nouvel An), la maiko peut porter la coiffure **yakko shimada** ; c'est un chignon haut, avec un tissu noué en dessous et une chaîne de perles nouée sur le dessus. Il était autrefois communément porté par les femmes mariées.

Pendant le Festival de Gion, à la saison des cerisiers, elle portera le chignon **katsuyama**, ayant une forme tubulaire, avec un tissu noué en dessous et deux ornements de cheveux spéciaux.

Le **sakko** est un style de coiffure porté pendant les deux derniers mois de l'apprentissage d'une maiko, avec une touffe de cheveux qui pend à l'arrière. Ses ornements de cheveux doivent maintenant être plus subtils, mais toujours plus audacieux que ceux d'une geisha.

En raison de leur ancienneté, les geishas porteront des perruques appelées **Katsura** lors de leurs représentations. Cela a été adopté à l'origine après la Seconde Guerre mondiale lorsque le nombre de coiffeurs était très faible et qu'ils ne disposaient pas de suffisamment de temps pour réussir à coiffer à la fois les cheveux de la geisha et de la maiko. Cette perruque est prise en charge par un spécialiste qui la remodelera une fois par mois pour la garder fraîche.

Les cheveux des maiko sont naturels. Une coiffure de maiko demande aujourd'hui 40min de travail. Leur chevelure tombe jusqu'aux reins. Les cheveux sont enduits de brillantine et le rembourrage en cheveux artificiels et papier est souvent employé.

Les coiffures des apprenties sont parfois réalisées à partir des propres cheveux de la jeune fille, notamment à Kyoto et Nara.

Parce que le port de ce type de coiffures pendant plusieurs années provoquait souvent l'apparition sur la couronne de la tête d'une calvitie.

Selon la région, les geishas portent des perruques coiffées en **taka shimada** (Kyoto) ou **tsubushi shimada** (Tokyo).

Des **peignes ornementaux** en matières précieuses (ivoire, écaille de tortue, bois, argent, laque) appelés **kushi** aident à fixer la coiffe. Le peigne possède un rôle important dans la mythologie japonaise. Placé sur la tête, il favorise la communication avec les puissances surnaturelles. Les dents du peigne symbolisent les rayons de la lumière céleste pénétrant l'être par le haut de la tête.

Les princesses qui devenaient prêtresses dans le sanctuaire shinto d'Isé renonçaient au peigne pour souligner leur détachement vis-à-vis des biens terrestres. A l'occasion d'un mariage, la mariée qui disposait d'un ensemble de peignes se paraît de l'un d'eux. Lorsqu'elle était désireuse de mettre un terme à la relation conjugale, elle le jetait à terre. Au 17ème siècle, un peigne en écaille de tortue de belle qualité valait l'équivalent d'une quantité de riz nécessaire à une petite famille durant des mois.

Les coiffures s'accompagnent également d'épingles. Celles des apprenties comportent davantage d'épingles ornementales « **kanzashi** » dont les plus voyantes sont ornées de motifs en soie. Il s'agit de longues épingles, parfois doubles en bois ou métal ouvragé, utilisées par les nobles et guerriers pour maintenir leur chapeau et par les femmes de la haute société pour maintenir leur coiffure. Certaines, en acier, pouvaient être également utilisées comme arme.

Les maiko en portent en profusion. Le **shidare kanzashi** est l'aiguille portée dans les premières semaines d'entraînement de la maiko : des chaînes de **tsumami** (pétales de soies pliés) pendent près de son visage jusqu'au menton.

Elles fixent également sur le devant de leur chignon un ornement appelé **daikan**, qui se change tous les mois et évoque les saisons.

Janvier : les trois « amis de l'Hiver » (prunus, bambou et pin) / février : prunier / mars : colza / avril : cerisier / mai : glycine / juin : saule (cet arbre, poussant près des pièces d'eau, est censé évoquer la fraîcheur) / juillet : éventail rond **uchiwa** / août : herbes de pampa / septembre : campanule / octobre : chrysanthème / novembre : feuille d'érable.

Pour le mois de décembre, l'ornement **daikan** prend la forme de plaques sur lesquelles apparaissent les noms d'acteurs de kabuki, comme celles affichées sur les devantures des théâtres japonais. Le mois de décembre correspond traditionnellement au début de la saison théâtrale : pour ouvrir la saison, les maikos se rendent alors aux premières représentations du théâtre **Minami-za**, le premier théâtre kabuki du Japon (fondé en **1610**, il est actuellement abrité dans un bâtiment construit en **1926** dans un style architectural de la fin du XVI^e siècle !). En coulisses, les jeunes femmes font signer ces plaques aux acteurs (en rouge s'il s'agit d'un rôle féminin, en noir si c'est un rôle masculin).

Les coiffures sont faites chez un coiffeur spécialisé et doivent tenir une semaine. Autrefois, les geishas étaient entraînées à dormir sur un repose-nuque (**takamakura**) sans bouger pour préserver la coiffure intacte. Cette scène est parfaitement illustrée dans le film *Mémoires d'une Geisha* du réalisateur américain **Rob Marshall**, sorti en **2005**. C'est une adaptation du roman *Geisha* d'**Arthur Golden**, qui relate la vie d'une jeune fille, **Chiyo**, vendue avec sa sœur en **1929** et qui deviendra une célèbre geisha sous le nom de **Sayuri**.

Le kimono quand il est neuf et authentique s'acquiert des milliers d'euros, car valorisé par des techniques traditionnelles et manuelles. En soie, son coût dépasse fréquemment 500 000 yens soit 4000 euros, car fabriqué à la main.

Il est d'une longueur légèrement supérieur à la taille de la personne. Sa forme est immuable : il est composé de deux pièces rectangulaires égales, couvrent le devant et le dos, et deux autres plus petites servant aux manches. Deux bandes, d'une largeur moitié moindre que celle des pièces couvrant le corps, forment le long col du kimono.

Tout est découpé et cousu ensemble à partir d'un unique coupon de tissu, long de 12 mètres (cela correspond à une unité japonaise -le **ittan**) et large de 35cm. Cette longue pièce appelée **tanmono** est utilisée dans son intégralité. Les parties du kimono sont assemblées lisière contre lisière, sans coutures aux épaules.

Les geishas et apprenties portent des kimonos à traîne **hikizuri** bien plus longs que ceux des femmes ordinaires, qui glissent avec grâce sur les tatamis. Elles les portent bas sur les épaules pour dégager leur nuque en signe de sensualité.

Les kimonos des apprenties sont de type **furisode**, à longues manches, que portent généralement les jeunes femmes non mariées. Ils s'en différencient par le repli sur les épaules que l'on retrouve sur les kimonos d'enfants. L'**obi** servant de ceinture est le plus souvent d'une couleur plus clair que le kimono.

Motifs et coloris (qui évoluent avec l'âge) sont plus originaux que sur des kimonos classiques. Le costume des maiko comporte généralement davantage d'ornements que celui de la geisha, afin de masquer la différence d'expérience qu'il existe entre elles.

La ceinture du kimono est nouée différemment selon la région et le statut. Les femmes mûres le portent le plus souvent en « *nœud de tambour* ». Pour les **maiko**, le nœud maintenant l'obi en place est assez spectaculaire. Ce type de nœud se nomme **darari** (« *en traîne* ») et remontant jusqu'aux omoplates. Le bout de la ceinture obi traîne presque par terre. Un tel nœud nécessite un obi de plusieurs mètres de long.

Enfiler un kimono et nouer un obi est une opération complexe. Les kimonos étant tous de la même longueur, quelle que soit la taille de la porteuse, il est généralement nécessaire de replier le tissu du kimono sous l'obi, sauf pour une geisha très grande. Les vêtements d'une geisha pèsent environ entre 10 et 20kg !

On fait souvent appel aux services d'un « habilleur » professionnel car l'opération de nouage réclame énergie et force : le **otokoshi**, seul homme qui peut entrer dans les okiya. Ses relations avec les geishas sont strictement professionnelles. Dans le quartier de **Gion**, il accompagne la geisha lors de la cérémonie du **misedashi**. Il gère également les outils utilisés pendant les banquets et les représentations.

Couleurs et dessins du kimono changeront régulièrement au rythme des saisons et des événements. Le col des kimonos change selon le niveau d'apprentissage de la geisha.

Le col du kimono de la maiko est rouge (couleur associée à l'enfance) et blanc rehaussé d'or ou d'argent. Celui de la geisha est entièrement blanc.

Pour les cérémonies les plus importantes, il est possible que l'okiya prête à ses pensionnaires geishas un kimono noir uni frappé du blason « **mon** » de la maison. Le blason (**kamon**) sera placé à 5 endroits : sur chaque manche, au-devant de chaque épaule et au milieu du dos. Sur ces kimonos, les seuls motifs autorisés se trouvant sous ou au niveau des manches.

Le kimono est plus ou moins épais selon la saison : kimono d'été en simple gaze de soie (**ro**), kimono d'automne en soie non doublée (**hitoe**), kimono d'hiver doublé de crêpe (**awase**).

Il est conservé dans des tiroirs en bois de paulownia, un bois parfumé qui « respire » et repousse les insectes.

Les kimonos sont pliés carré dans des enveloppes spéciales de papier qui portent le nom de leur auteur, car ceux sont toujours des exemplaires uniques, chefs d'œuvre de tisserands et de teinturiers.

Enfiler un kimono et nouer un obi est une opération complexe. Les kimonos étant tous de la même longueur, quelle que soit la taille de la porteuse, il est généralement nécessaire de replier le tissu du kimono sous l'obi, sauf pour une geisha très grande. On fait souvent appel aux services d'un « habilleur » professionnel : le **otokoshi**, seul homme qui peut entrer dans les okiya. Ses relations avec les geishas sont strictement professionnelles. Dans le quartier de Gion, il accompagne la geisha lors de la cérémonie du **misedashi**. Il gère également les outils utilisés pendant les banquets et les représentations.

En guise de sous-vêtements, les geishas portent un **koshimaki** ou « *couvre-hanches* », une simple bande de tissu fin enroulé autour des hanches puis une combinaison qui doit être en harmonie avec les couleurs du kimono car elle apparaît en deux endroits : au niveau des chevilles quand la geisha relève son kimono pour marcher et au niveau du col.

Ce col est traditionnellement cousu chaque matin à la combinaison choisie par la geisha, puis décousu le soir pour être lavé.

La maiko chausse un type de sandales en bois, caractérisées par leur hauteur importante, nommé **okobo** à l'extérieur et des. Les lanières des **okobo** sont un indicateur du statut au sein de la hiérarchie de l'okiya : rouges pour les toutes jeunes maiko et jaunes pour les maiko plus expérimentées.

Les okobo sont généralement fabriquées dans une pièce unique de bois de paulownia évidée et elles peuvent être laquées de noir pour les mois d'été, posséder un piètement en paille de riz ou être ornées de motifs auspicious tel que les grues pour les fêtes. Ces okobo sont aujourd'hui portés par les fillettes lors des festivités du **Shichi-go-san** (littéralement « *Sept-cinq-trois* », une des trois fêtes célébrant les enfants au Japon et se déroulant le 15 Novembre. Dans la numérogie japonaise, les chiffres impairs portent bonheur) par les mariées en tenues traditionnelles et bien sûr les maiko.

Les geishas portent aux pieds des sandales de bois (**geta**) et des **tabi** (chaussettes de toile blanche que le tailleur réalise sur mesure, sur le pied nu de sa cliente pour qu'elles soient très ajustées).

Elles portent aussi des **zōri** : sandales japonaises formées d'une semelle plate et deux lanières rondes (source d'inspiration de la fameuse tong brésilienne *Havaianas*). Traditionnellement, les zori étaient faites en paille de riz (les brins tressés et attachés selon une technique comparable à celle utilisée pour la confection des tatamis). Les lanières étaient le plus souvent en velours. Aujourd'hui, la semelle inférieure est généralement en caoutchouc ou en plastique. Peu coûteuses, séchant rapidement et permettant la circulation de l'air autour des pieds, ces sandales sont adaptées au climat du Japon. Elles permettent en outre de se déchausser rapidement en entrant dans les bâtiments traditionnels ou dans les logements.

Bien souvent, le maquillage que l'on associe aux geishas est en réalité celui des **maiko**.

Le visage blanc et les lèvres rouges au dessin délicatement précis sont des idéaux classiques de beauté au Japon.

Le maquillage blanc aurait une origine chinoise. Il est apparu sur l'archipel durant l'ère **Heian (794-1185)**

L'**oshiroi** est une poudre blanche que les apprenties et geishas mélangent à de l'eau et appliquent sur leur visage, leur cou et leur nuque après les avoir recouverts d'huile de camélia protectrice (**bintsuke-abura**). Le maquillage est étalé à l'aide d'une brosse de bambou, puis l'excédent est tamponné avec une éponge.

Plus une geisha avance en âge, plus son maquillage se fait discret, elle cesse de le porter vers 30 ans ainsi que la perruque et le kimono à traîne (sauf lors de représentations sur scène). La raison en est que l'art et sa beauté sont maintenant arrivés à maturité, contrairement à son apparence.

L'**oshiroi** permettait de mieux distinguer les visages à la lueur des bougies le soir venu. Hélas, l'**oshiroi** contenait du plomb qui abimait la peau et empoisonnait les femmes. Il a été remplacé par un maquillage élaboré à base de poudre de riz. Afin de protéger le kimono, le fond de teint est appliqué avant que celui-ci soit revêtu.

Au début de leur carrière, les maiko doivent porter chaque jour le maquillage blanc. Elle se font aider par leur **okāsan** ou une maquilleuse lorsqu'elles débutent. Elles doivent apprendre ensuite à faire leur maquillage elles-mêmes.

La courbe du cou, dont la peau n'est pas peinte, inspire la volupté. Les joues, les yeux et les lèvres sont maquillés de rose et de rouge. Les sourcils et le contour des yeux sont tracés avec un bâtonnet de charbon de paulownia.

Dans sa première année de formation, la **maiko** se colore pour partie de rouge la lèvre inférieure, la lèvre supérieure est laissée blanche (afin de donner un air boudeur). Passée la première année de formation, la lèvre du haut vient aussi à être, en partie rougie.

Dans ses premières années en tant que geisha, celle-ci se maquille la lèvre du haut tandis que celle du bas reste blanche.

Certaines geishas peignaient leurs dents en noir, une coutume autrefois considérée comme un critère de beauté pour les femmes. Les femmes de l'époque Heian utilisaient un mélange de fer oxydé imprégné d'une solution acide (**o-haguro**). Cette pratique fut ensuite reprise par les courtisanes des quartiers de plaisir qui essayèrent de retrouver l'élégance typique du révolu « âge d'or ». Aujourd'hui, ce sont les acteurs de kabuki et les maiko pendant une semaine avant leur passage au statut de geiko qui noircissent leurs dents ! Elle est également figurée sur les masques féminins du théâtre Nô, comme celui de **Ko-Omote** (« **Petit visage** »).

Finalement, il faut environ 3h à une geisha pour se maquiller et s'habiller.

4. PROFESSION

Si les touristes occidentaux veulent avoir un aperçu des différents arts que maîtrisent les geishas, il faut se rendre lors d'un voyage sur l'archipel à **l'espace Gion du Yasaka Hall** (une structure qui, par son architecture, évoque les bâtiments du spectacle de l'ancien temps) où sont données des performances « accessibles » aux personnes étrangères, notamment par des maiko. Dans un spectacle d'une durée d'une heure est présenté un panel des arts traditionnels japonais. On peut notamment apprécier des représentations de la danse **Kyo-Mai** (une danse de Kyotô qui naquit au XVII^e siècle). Sinon, il faut faire partie d'un public privilégié qui a accès aux banquets dans lesquels officient régulièrement les geishas.

Les instruments de musique :

Le monde des geishas vit au rythme du **shamisen**, instrument à 3 cordes pincées, originaire d'**Okinawa** (sur l'île de Ryûkû, près de Taiwan). C'est leur instrument de prédilection.

Les geishas qui ne se spécialisent pas dans la danse jouent du shamisen ou d'un autre instrument.

Le Shamisen (« *3 cordes parfumées* ») est un luth à long manche (sans frettes – barrettes de métal) à la touche lisse. Dérivé d'un instrument chinois (**sanxian**) introduit au milieu du XVI^e siècle et très vite adapté à la musique de la cour de **Ryûkyû** (alors tributaire de la dynastie chinoise Ming)

C'est au début de la période Edo qu'il fit son apparition dans les autres îles de l'archipel japonais. En bois de santal et recouvert de peau de chat ou de chien. On joue du shamisen, agenouillé sur un coussin (**zabutori** : futon-siège) en pinçant les cordes à l'aide d'un large plectre en ivoire. La musique traditionnelle au shamisen intercale au milieu de la mélodie de longs silences qui donnent d'autant plus de force aux notes. Seule la partie clé du morceau est figée, le reste étant de l'improvisation.

Les airs de shamisen ne sont généralement pas inscrits sur des partitions, et les geishas les apprennent à l'oreille. Le shamisen est traditionnellement un instrument pour aveugle (mais aujourd'hui, beaucoup d'apprenties geishas apprennent avec des partitions).

Les geishas sont très connues pour jouer des **kouta** : des « chants courts », un type de chants populaires qui apparurent au XVI^e siècle et étaient composés de poèmes courts. Ils furent surtout en vogue dans la région d'Edo.

On joue aussi le **koto**, la cithare japonaise à 13 cordes de soie pincées introduit de Chine sur l'archipel entre le 7^e et le 8^e siècle. D'abord joué à la Cour impériale, son usage s'en est ensuite démocratisé. L'instrument est taillé dans du bois de paulownia. On en joue à l'aide d'ongles artificiels placés sur trois doigts d'une main tandis que l'autre main appuie plus ou moins sur les cordes de manière à modifier la tonalité du son.

Pour accompagner koto et shamisen, on joue aussi du **shakuhachi**, une flûte droite en bambou à 5 trous, d'une pièce. C'est un instrument laqué à l'intérieur, dont l'embouchure est une simple entaille en biseau (comme si l'on soufflait dans un goulot de bouteille), qui fut importé de Chine probablement vers la fin du VII^e siècle. Il fut popularisé vers le début du XVI^e siècle par des religieux bouddhistes mendiants. Il est également utilisé dans les orchestres de Nô et les formations instrumentales populaires. Cet instrument, aux yeux des Japonais, est censé évoquer au mieux la Nature.

Un autre instrument est d'origine chinoise et importé au VIII^e siècle : le **shô** « orgue de bouche » pour la très ancienne musique de cour appelée **gagaku** et pour les cérémonies shinto. Il se compose d'un bol de résonance dans lequel sont fichés 17 tuyaux en bambou de longueurs inégales. Deux de ces tuyaux sont muets et servent à l'évacuation de l'air. Les autres sont munis de lames métalliques vibrantes qui peuvent être rendues inopérantes lorsque l'on bouche avec les doigts un petit orifice placé juste au-dessus.

On utilise aussi des tambours traditionnels : **tsutsumi** sur l'épaule, **okawa** sur les cuisses, **taiko** le plus grand placé à côté de soi et frappé avec une baguette.

Les geishas spécialisées dans la danse ou le jeu d'un instrument à vent ou de percussion étaient appelées **tachikata** (« *personne debout* »), celles spécialisées dans le chant ou le jeu d'un instrument à corde **jikata** (« *personne assises* »). Ces dernières étaient considérées comme des accompagnatrices des premières.

Le banquet :

Le banquet est au centre de la vie des geishas. On l'appelle **o-zashiki**. Il a lieu dans les maisons de thé **ochaya** ou les restaurants traditionnels, mais peuvent également se dérouler dans des salons privés ou chez des particuliers. C'est un repas sans chaises, ni meubles, ni fourchettes, au ras des nattes sur un coussin de soie. Souvent les épouses disparaissent à cette occasion.

La bonne éducation de la geisha lui exige de s'informer et de se cultiver afin de tenir la conversation à ses clients. La lecture est un instant de détente et d'instruction que ne doit pas écarter celle-ci. Les **Geiko** de Kyoto apprennent par exemple à parler en **Kyoto-ben**, un antique dialecte avec des tonalités mélodieuses et douces, considéré comme charmant et unique au Japon ! De fait, la geisha doit aussi maîtriser poésie et littérature japonaise.

Les **zashiki** ne sont pas ouverts à n'importe quels clients. Il faut connaître le **geisha asobi**, l'art de se divertir en compagnie des geishas, et aussi être un client solvable. En effet, les **zashiki** sont payés sur facture, après le banquet, par les clients au restaurant qui paye les honoraires des geishas. C'est pourquoi beaucoup de restaurants ou d'ochaya ne sont ouverts qu'aux habitués ou aux personnes recommandées par leurs habitués.

Les **jeux à boire**, souvent enfantins, font partie intégrante du banquet traditionnel.

Un exemple : le jeu du **tora tora tora** (*tigre* en japonais) : deux joueurs se cachent derrière un paravent. Une chanson est chantée et à la fin de celle-ci, chaque joueur doit s'avancer en incarnant un de ces trois rôles : le samouraï, la vieille femme ou le tigre. C'est une forme plus élaborée du « pierre, ciseau, feuille » (la vieille femme bat le samouraï avec sa canne, mais perd devant le tigre qui la mange tandis que le samouraï tranche le tigre avec son épée).

Un autre exemple : le **tôsenkyô** qui était un passe-temps pratiqué pendant la saison humide par les nobles de cour de l'époque Heian. Il faut atteindre une cible (appelée **cho** « *papillon* »), posée sur un piédestal en bois paulownia (appelé **makura** « *oreiller* ») en lançant vers lui un éventail ouvert, sans se lever de son coussin **zabutori**. La forme inhabituelle de l'éventail rend la chose beaucoup moins aisée. Des points additionnels sont donnés pour les tirs remarquables.

Les honoraires des geishas portent le nom poétique d'**o-hana** « *argent-fleur* ». Ils sont proportionnels au temps que passe la geisha au **zashiki**. Une **maiko** n'encaisse qu'un demi **o-hana**, là où une geisha confirmée en reçoit un. Ces honoraires sont parfois appelés **ippon**, c'est-à-dire « *un bâton (d'encens)* » car autrefois leurs gages étaient évalués en nombre de bâtons d'encens consommés pendant leur prestation (qui ne pouvaient être inférieures à 4 bâtons, représentant environ une heure). Quand une geisha arrivait dans une maison de thé, la maîtresse de maison allumait un bâtonnet d'encens...Le prix d'une o-hana était fixé par le Bureau d'Enregistrement.

A Tokyo, le terme associé aux geishas est **gyoku** (« *bijou* ») plutôt que **hana** (« *fleur* »). Leurs honoraires sont surnommés « *argent-bijou* » (**gyokudai**).

Les gages d'une geisha sont fixes et ne changent pas au cours de cette carrière. La base horaire reste la même : une geisha gagnera la même chose à 20 ans ou à 40 ans !

Il faut ajouter à ces gages les pourboires appelés **goshugi** : mis à l'intérieur d'une enveloppe, ils ne sont jamais remis directement de main à la main à une geisha. Ils seront transmis de la part du client par une maison de thé ou un restaurant.

La danse :

Les geishas danseuses se produisent lors de festivals de danse au printemps et à l'automne. Sinon, on ne peut

admirer l'art des geishas qu'en privé, dans un **ryôtei** (restaurant japonais luxueux, discret, fonctionnant généralement par cooptation), une **ochaya** ou une **ryokan** (restaurant, maison de thé ou auberge).

Les festivals sont appelés **odori**, nom général donné aux danses populaires d'origine ancienne. Mais les danses de ce type exécutées par les geishas et les maiko sont cependant récentes et ne furent créées que vers la fin du XIXe siècle.

Les plus célèbres festivals de Kyoto sont :

-le **Miyako Odori** (« **danse de la capitale** » ou « **danse des cerisiers en fleurs** ») au **Gion Kobu Kaburenjo** (un ancien temple transformé en salle de danse en **1873** et déplacé sur son lieu actuel en **1912**). C'est un des quatre grands spectacles du printemps, dont les thèmes s'inspirent de la culture japonaise classique.

Ce spectacle peut faire intervenir jusqu'à 32 maiko et geiko, accompagnées de 20 musiciens, jouant à l'unisson et dans des costumes identiques. Les représentations ont lieu 4 fois par jour, du 1^{er} avril au 30 avril. La Cour impériale ayant quitté Kyoto en **1869**, lors de la Restauration Meiji, ce festival était censé marquer une renaissance culturelle pour la ville.

Le **Miyako Odori** a débuté à l'occasion de l'Exposition Universelle de Kyoto en **1871** pour célébrer en avril l'arrivée du printemps.

-le **Kamogawa Odori** (« **danse de la rivière Kamo-gawa**, rivière qui traverse la ville de Kyôto dont le cours fut légèrement détourné au 8^e siècle, lors de la création de la capitale, pour qu'elle puisse couler à l'est du palais impérial ») créé en **1872** avec là encore, la volonté de revivifier l'économie de la ville. Il a lieu tous les ans en mai et en octobre. Il n'a été interrompu qu'en **1945**, au moment de la fermeture des okiya pendant la Seconde Guerre Mondiale. C'est un spectacle très apprécié pour sa beauté, les couleurs des costumes et la richesse de la mise en scène. Il est surtout connu pour ses danses faisant appel à des éventails.

Il se déroule au **Ponto-Chô Kaburenjo** construit spécialement pour cette occasion. La scène, très large, entoure partiellement l'auditoire.

Lors de ces festivals, les geishas donnent des représentations de danse traditionnelle, mais aussi de théâtre kabuki. Les productions incluent des thématiques historiques et dans certains cas, geisha comme maiko sont amenées à jouer les rôles masculins sur scène.

Les geishas ne sont pas payées pour leurs représentations dans les festivals. Au contraire, elles dépensent souvent beaucoup d'argent pour les financer, et vont parfois même jusqu'à s'endetter. Cela est dû au fait que pour une **odoriko** (geisha danseuse), participer à un festival est une marque de prestige importante. Pour cette raison, les geishas qui participent aux festivals de danse ne sont pas des débutantes, elles ont souvent au moins 30 ans.

Les autres pratiques artistiques :

-Les geishas étudient également la **cérémonie du thé**, le **chanoyu**, art traditionnel inspiré en partie par le bouddhisme zen (l'usage du thé était destiné à lutter contre l'assoupissement au cours de longues heures de méditation) dans lequel le thé vert en poudre, **matcha**, est préparé de manière codifiée par un praticien expérimenté. Il est réalisé à partir des premières feuilles cueillies à la saison du printemps, offrant un goût plus prononcé que celui des autres thés verts. On sert avant le thé des **wagashi**, des gâteaux dont la forme, le goût et la couleur doivent refléter les saisons et la décoration de la maison de thé.

Le thé est servi à un petit groupe d'invités dans un cadre calme et qui, vu de l'Occident, peut évoquer une cérémonie. On s'inscrit dans le **sado**, la « *voie du thé* »

-l'**ikebana** ou **kadô**, « *la voie des fleurs* », art floral avec une origine probablement bouddhique. Il se développe au Japon durant l'époque **Muromachi (1336-1573)** et se popularisa au XVIe siècle. Dans cet art, on accentue l'aspect linéaire de l'arrangement, on valorise aussi bien le vase, les tiges, les feuilles et les branches que la fleur elle-même. Trois piliers doivent être pris en compte : asymétrie, espace et profondeur.

On plaçait des fleurs devant l'image des ancêtres pour apaiser leurs esprits. A l'époque **Momoyama (XVIe siècle)**, on disposa des arrangements de fleurs dans la maison réservée à la cérémonie du thé, d'une simplicité, d'un naturel et d'un symbolisme convenables

Les Geishas étrangères :

En **1975 et 1976**, **Liza Dalby**, anthropologue et romancière américaine spécialiste de la culture du Japon, alors doctorante de l'université Stanford (née en **1950**) a suivi de près les geishas (elle en a interviewé plus de 100) dans leur activité à Kyoto sans toutefois avoir suivi la formation adéquate ni faire partie d'une okiya. Elle fit sa formation à **Ponto-Cho**. Elle fut autorisée cependant à participer, gratuitement, à certains banquets sous le nom **Ichigiku**, dans la mesure où elle était parfaitement bilingue et douée dans le maniement du shamisen. Elle put

alors développer quelques relations d'amitié avec des geishas du quartier.

Elle fut consultante pour le film *Mémoires d'une Geisha* de **Rob Marshall**. Sur un de ses portraits, on la voit s'adonner au jeu du **kai-awase** : jeu ancien se pratiquant avec des coquilles de clams. Il fallait, pour gagner, assortir les deux parties du bivalve en choisissant celles-ci dans des piles séparées. Vers le milieu de la période de Heian, l'intérieur de ces coquilles fut peint et gravé de parties de poèmes **waka** qu'il s'agissait alors de réunir. C'est un peu l'ancêtre des jeux de cartes. Vers le XVI^e siècle, il ne fut plus réservé aux nobles. On pouvait y jouer dans des milieux plus modestes.

En décembre **2007**, le quartier d'**Asakusa** de Tokyo a vu les débuts de **Sayuki**, la première geisha occidentale de l'histoire du Japon ! **Sayuki**, de son vrai nom **Fiona Graham**, est une anthropologue australienne (née en **1961** à Melbourne) devenue geisha à la suite d'un projet universitaire.

Elle découvre le Japon lors d'un programme d'échange académique à 15 ans.

Ses premières années d'études supérieures sont consacrées à la psychologie à l'**Université Keiô** de **Tôkyô** où elle est la première occidentale à se voir décerner un diplôme. Elle obtiendra aussi un doctorat en anthropologie culturelle et un MBA à l'Université d'Oxford.

Bien qu'elle ait plus de 20 ans, elle débute comme **hangyoku** après une formation de onze mois. Revendiquée comme la première geisha occidentale dans l'histoire du Japon, elle se lance dans cette carrière. Sa spécialité est le **yokobue**, une flûte traversière japonaise.

Depuis juin **2011**, elle ne fait plus partie de l'association officielle des geishas d'Asakusa mais continue néanmoins de faire des banquets à Tokyo où elle ouvre une boutique de kimonos de seconde main.

Cette année-là, elle dépose alors une demande auprès de l'*Association des Geishas d'Asakusa* afin d'exercer son métier de façon indépendante et de pouvoir gérer une « maison de geisha » en tant qu'**okâsan**. Mais l'association refuse de la titulariser en affirmant clairement qu'il lui faut la nationalité japonaise pour pourvoir à ce titre.

Six mois plus tard, elle est désaffiliée de l'association, à la suite d'un désaccord avec d'autres geishas qui affirment que **Sayuki** n'a pas suivi les coutumes et qu'elle n'a pas fait preuve de respect envers les personnes plus expérimentées, exploitant trop de temps à son auto-promotion. Elle s'est également vu reprocher de vouloir entreprendre des projets incompatibles avec son niveau de pratique. Elle n'est donc plus geisha, même si d'un point de vue administratif ce n'est pas le cas.

Elle organise aujourd'hui banquets et conférences afin de promouvoir la culture geisha à l'international.

Elle a aussi été productrice et directrice de documentaires et a collaboré à de nombreuses occasions dans les programmes de la chaîne japonaise NHK, et auprès de National Geographic, Channel 4 et la BBC.

Herrou Cyril / DE ART A Z

E -mail: contact.deartaz@gmail.com

Ce document est la propriété exclusive de la société *De Art à Z* Tous droits réservés.